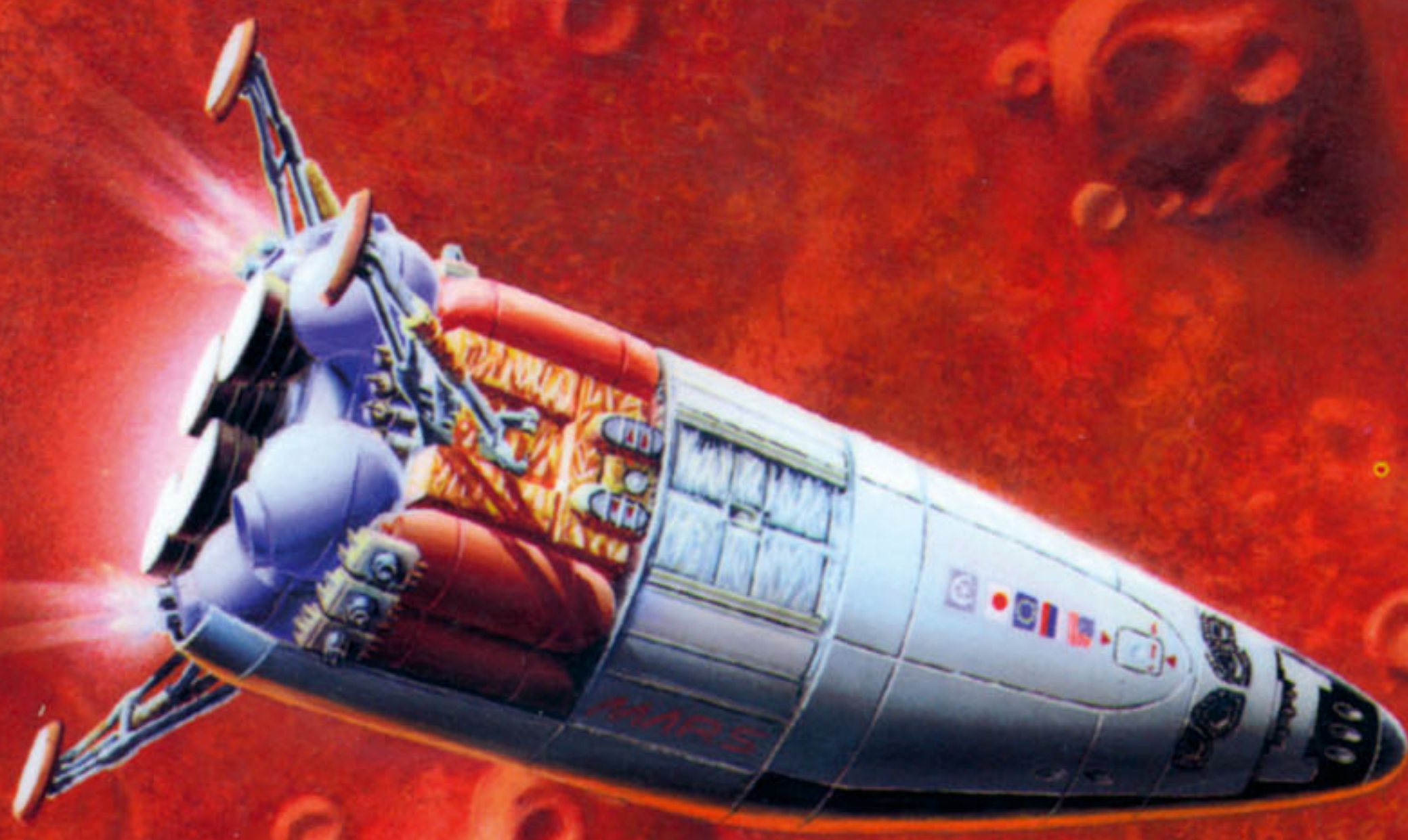


Jean-Jacques Nguyen

Les Visages de Mars



BIFROST / ÉTOILES VIVES

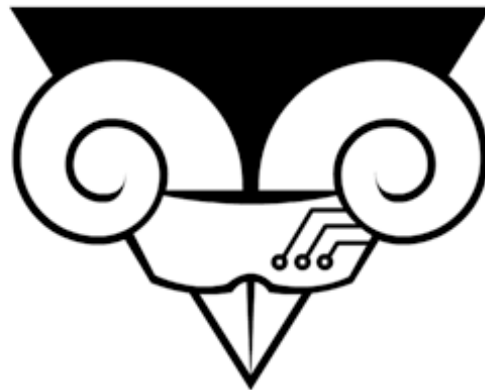
Les Visages de Mars

Jean-Jacques Nguyen



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- ☐ Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- ☐ Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bélial'

Ouvrage publié sur la direction de Gilles Dumay.

ISBN : 978-2-84344-191-2

Parution : avril 2011

Version : 1.3.1 — 26/02/2014

Illustration de couverture © 1998, Jeam Tag

© 1998, Le Bélial', pour la première édition

© 2011, Le Bélial', pour la présente édition

Ce plaisir-là...

Préface de Serge Lehman

Si je pouvais, je m'incarnerai à trois ou quatre cents exemplaires et j'enverrais mes corps dans toutes les librairies de France où ce livre est mis en place.

Chacun de mes Moi recevrait une liste de consignes simples : profiter d'un moment d'inattention des vendeurs pour se glisser dans les rayons, se rouler en boule autour d'une pile de *Visages de Mars* (en piétinant les titres concurrents), attendre le passage du client et là — crac ! — surgir tout à coup comme un cobra au milieu des bouquins, braquer un fusil d'assaut sous le nez de l'imprudent en criant un truc du genre :

ACHÈTE CE LIVRE, MEC. TU VAS ADORER !

À ce tarif-là — dix ventes forcées par jour dans chaque boutique —, il suffirait d'une semaine pour propulser le nom de Jean-Jacques Nguyen dans la liste des best-sellers. Entre-temps, le bouche-à-oreille aurait pris la relève. Vous imaginez la scène ? Les bureaux locaux de France 3 Régions enverraient des reporters harceler les victimes :

PRESSE — Alors ? Il paraît qu'on vous a attaqué ?

LECTEUR — Oui... Un type mal rasé au rayon SF. Moi, je profitais de ma pause-déjeuner pour venir acheter la dernière novellisation d'*X-Files*. À la place, j'ai été forcé de prendre ça... (Le lecteur hagard brandit *Les Visages de Mars* en plein milieu de l'écran : excellent !)

PRESSE (décue) — Mais... Vous n'avez subi aucun sévice ?

LECTEUR — Ah non. Et en plus, j'ai adoré le bouquin.

Il ne me resterait plus, alors, qu'à rapatrier mes corps. L'affaire serait dans le sac.

Ce serait beau, pas vrai ? Eh bien — croyez-le ou non — on n'a *pas le droit*, en France, de forcer les gens à acheter des livres. Enfin si, d'une certaine manière... Il existe, m'a-t-on dit, des circuits légaux. Il faut se faire *inviter* dans les émissions littéraires. Il faut *expliquer* pourquoi ce qu'on a écrit est génial. Il faut attendre que le cadreur veuille bien *montrer* le bouquin — en général, en incrusté sur un élégant fond sable. Mais avec une arme, c'est interdit. Me voilà donc coincé ici, à la page 8. Si je pousse un peu, j'arrive à soulever la couverture du bouquin de quelques millimètres. Bon, je suis effectivement en pile, dans un coin de la librairie. Et il y a plein de gens qui filent vers le rayon *X-Files*. J'essaie d'attirer leur attention. Je gesticule, je vocifère, je crie... Mais sous la couverture, on m'entend à peine :

ALLEZ, FILLES ET GARS, ACHETEZ CE LIVRE, QUE JE PUISSE RENTRER CHEZ MOI...

J'en déduis que le rôle d'un préfacier n'est pas de pousser les ventes, mais plutôt de confirmer le lecteur dans son choix. Or, ça, c'est quelque chose dont Jean-Jacques Nguyen n'a nul besoin. Parce qu'il est — avec Sylvie Denis —, le meilleur nouvelliste de la jeune génération SF. Je sais déjà comment les choses vont se passer. Vous allez lire *Les Visages de Mars*. Dans l'ordre, ou au hasard des textes, suivant votre tempérament. Mais dans l'un ou l'autre cas, ces neuf nouvelles vont vous combler d'aise. Une fois tournée la dernière page, vous reviendrez sans doute en arrière, savourer en seconde lecture le ou les récits qui vous auront marqué. Et puis,

vous rangerez le livre dans vos étagères, non sans avoir jeté un ultime coup d'œil à la belle couverture de Jeam Tag. Et comme deux ou trois mille personnes en France, vous pousserez un soupir mélancolique en maudissant l'auteur de ne pas avoir écrit davantage. Eh ! C'est qu'ils ne sont pas si nombreux, ceux qui savent vous offrir *ce plaisir-là*...

Voilà qui nous ramène mécaniquement à notre point de départ. Nguyen a choisi la voie étroite. Jusqu'ici, il n'a publié que des nouvelles (une trentaine en dix ans : pas énorme, mais pas négligeable non plus). Ses fans le pressent de passer au roman. Il y songe. Il va s'y mettre. Il promet). Et en attendant : il apprend.

Ça suppose une certaine force d'âme. Comme tous les auteurs lancés au début des années 90, Nguyen a subi de plein fouet l'absence de revue professionnelle — cet humus sans lequel la SF s'étiole et finit par suffoquer. Mais il s'est obstiné. Il a mis à profit sa passion originelle pour Lovecraft et a pris d'assaut les publications amateurs consacrées au solitaire de Providence¹. Par la suite, sa maîtrise croissante de la forme courte lui a permis d'investir d'autres supports, et de raconter des histoires plus personnelles : la croisière jaune hallucinatoire de *Rêve de Chine*, *Nos anges sont de fiel* et son moyen-âge improbable, *Swing, puzzle*, *Harlow* et sa confrontation du Hollywood légendaire et d'une horreur cthulhienne. Lorsque Gilles Dumay a créé la série d'anthos annuelles *Destination Crépuscule* — dont on ne répètera jamais assez à quel point elles ont contribué à relancer la machine à fiction, en France, avant le grand retour des revues pros —, Nguyen était devenu un écrivain assez solide pour s'élancer sur des chemins habituellement réservés aux auteurs anglo-saxons : le space-opéra à grand spectacle et la *hard-science*. Écrire des romans ? Eh, les gars... Ça prend du temps et, dans la vraie vie, on bosse, on élève des enfants, on essaie de lire un peu, et d'aller au cinéma. Les nouvelles ont donc continué à tomber, les unes après les autres. Métaphysique cosmologique : *L'homme singulier*. Horreur informatique : *Sœur virtuelle*². Exploration interplanétaire : *Les visages de Mars*. Space-op' façon Jack Vance : *La limite de Chandrasekhar*. Aux chefs-d'œuvre de la période fanique sont venus s'ajouter de grands textes quasi classiques — publiés, cette fois, dans des conditions professionnelles. Le milieu SF a parfaitement rempli son rôle : à force de battre le tambour, le nom de l'auteur est remonté jusqu'à Paris. Dix ans après ses débuts, Nguyen est en excellente position pour publier son premier roman. Il dispose d'un noyau non négligeable de lecteurs ultra-fidèles, et les éditeurs attendent ses textes avec bienveillance. Les choix faits au début de la décennie ont payé. À présent, il est temps pour l'auteur d'engranger les premiers fruits de son succès.

Ce livre n'est qu'un début. Dès l'année prochaine, il sera suivi d'un deuxième recueil, plus « spatial ». Entre-temps, le fameux roman sera probablement paru — on l'espère, en tout cas. Pour Nguyen, ce n'est pas une simple question d'égo. Parce qu'écrire, c'est toujours courir contre le temps, taper la nuit, dans la cuisine, en repoussant les créanciers à grands coups d'épaule... Lire

¹ Il en a même fondé une, *Le Courrier d'Arkham*, qui s'est aussitôt imposée.

² Un texte qui sera repris dans le second recueil de Jean-Jacques Nguyen à paraître chez le même éditeur en 1999 : *La Limite de Chandrasekhar*.

Les Visages de Mars, le faire lire autour de vous est la meilleure chose que vous puissiez faire pour aider Nguyen à aller encore plus loin. Couvrez-le d'or (ou, plus simplement, de droits d'auteur). Les histoires qui suivent, il était le seul à pouvoir vous les raconter. Le seul à pouvoir vous offrir ce plaisir-là...

Je sais, je sais : je m'égosille en pure perte. Coincé dans les pages de cette préface, personne ne m'entend à part vous — qui avez déjà acquis l'objet. Mais comme je vous l'ai dit, c'est avec Jean-Jacques et personne d'autre que vous vous convaincrez d'avoir fait le bon choix. Lisez-le, vous verrez... Mon boulot à moi est autrement plus compliqué.

Depuis le début, j'essaie de vous persuader d'acheter le livre une deuxième fois.

Serge LEHMAN

Rêve de Chine

Le texte qui suit est extrait d'un carnet retrouvé au pied d'un glacier de l'Himalaya en compagnie d'objets divers datant des années 30 : boîtes de conserve, lampes de radio, casques coloniaux, morceaux de tissu et de cuir. Tout porte à croire qu'il s'agit des vestiges de l'expédition organisée par le célèbre constructeur automobile Turpin-Audouard, même si à ce jour le glacier n'a rendu aucun corps. L'expédition, qui devait traverser le continent asiatique en autochenilles, disparut corps et biens au cours de l'été 1930 après qu'on eût perdu tout contact radio avec elle. Un an plus tard, André Citroën mettra sur pied sa fameuse « Croisière Jaune ». Les véhicules frappés du double chevron franchiront victorieusement le « Toit du Monde » en suivant exactement la même route que celle empruntée par la mission Turpin-Audouard. Mais Georges-Marie Haardt et ses hommes ne retrouveront jamais la moindre trace de leurs prédécesseurs...

altitude 4400

C'est incroyable, mais nous nous sommes égarés.

Une seule route relie Koragbal au col de Bourzil, une piste étroite et tortueuse qui s'accroche tant bien que mal aux pentes de l'Himalaya. Elle longe des précipices vertigineux et des ravins au fond desquels roulent des torrents gonflés par les pluies incessantes de ces dernières semaines. Nulle part nous n'avons rencontré de bifurcation, et pourquoi diable en aurions-nous rencontré ? Notre carte, fournie par les autorités anglaises, n'en signale aucune. Il est vrai qu'il faut se méfier des Anglais — ne se méfient-ils pas de nous ? Sans doute ne supportent-ils pas l'idée que ce soient des Français qui, les premiers, tentent de relier l'Inde à la Chine en automobile par la chaîne de l'Himalaya. Mais de là à nous fournir une fausse carte pour tenter de nous égarer... D'ailleurs, des bifurcations pour quoi faire ? Pour relier quels villages ? Il n'y a qu'une vallée, qu'une route, une seule façon d'aller de Ghilgit dans le Cachemire — la pointe septentrionale de l'Inde — à Kachgar qui est la porte de la Chine. Nous n'avons pu nous tromper. À aucun moment nous aurions pu faire fausse route.

Et pourtant, nous avons manqué le col de Bourzil. Il culmine à 4208 m, presque aussi haut que les plus hauts sommets des Alpes, or l'altimètre indique que nous avons atteint — dépassé même — 4400 m. À cette altitude, l'air raréfié fait perdre à nos autochenilles une bonne moitié de leur puissance. Nous ne progressons qu'à grand-peine le long de ce sentier de montagne, qui n'a jamais été prévu — et pour cause ! — pour la circulation automobile.

Voici des mois, nous avons quitté Beyrouth pour tenter de rejoindre Pékin en traversant tout le continent asiatique. Nous avons laissé derrière nous le Liban, l'Arabie, la Perse, l'Afghanistan et le nord de l'Inde. Nous avons connu bien des aventures, de quoi écrire des dizaines de romans ! Pourtant, malgré bien des ennuis et d'innombrables vicissitudes, à ce jour nous ne nous sommes jamais perdus. Il faut dire qu'Heinrich et moi-même sommes de fameux navigateurs.

Sinon comment aurions-nous pu retrouver notre chemin dans les déserts d'Arabie ou sur les hauts-plateaux afghans, quand la piste s'évanouit dans les sables et qu'il ne reste pour se guider que la bonne vieille boussole et les étoiles ?

Ce qui nous arrive maintenant est d'autant plus incompréhensible. Le soir à l'étape, sous la tente, Heinrich refait ses calculs tandis que de mon côté je refais les miens. Mais nous avons beau faire, impossible de détecter la moindre erreur. Nous sommes tentés de remettre en cause le bon fonctionnement de l'altimètre, mais une simple estimation du trajet parcouru depuis Koragbal et des pentes que nous avons franchies vient confirmer toutes nos mesures.

Heinrich a proposé de faire demi-tour, mais j'ai refusé catégoriquement. À quoi cela nous servirait-il de revenir à Koragbal, notre point de départ, alors que nous sommes certains de ne pas avoir emprunté de mauvaise route ? Nos deux autochenilles avancent gaillardement, le moral des hommes est au plus haut, et nous disposons de suffisamment de vivres pour tenir un mois : aucune raison, vraiment, d'abandonner notre périple à travers l'Himalaya !

Heinrich — toujours lui — a suggéré qu'au moins on s'arrête et qu'on établisse un campement provisoire, le temps de faire le point et de recevoir par radio d'éventuelles directives de notre président Jean Turpin-Audouard. J'ai objecté que ce serait une perte de temps inutile, et qu'on pouvait aussi bien recevoir des communications radio tout en continuant d'avancer vers la Chine, qui reste notre but ultime, il ne faudrait quand même pas l'oublier ! Heinrich n'a su que répondre et m'a regardé d'une façon que je n'hésiterai pas à qualifier de désagréable.

Il faudra que je signale son cas à notre président. Ce n'est pas le fait qu'il soit Allemand — quoique je n'aie jamais caché mon hostilité à voir confier l'intendance de l'expédition au directeur de notre filiale de Munich (quelle idée ridicule !) — mais le succès de notre entreprise ne saurait dépendre des caprices d'un tel personnage, n'est-ce pas ?

Après tout, la dernière guerre, ce sont bien eux qui l'ont perdue, non ?

altitude 4800

Cet après-midi nous avons failli perdre Éclair de Lune, l'une de nos autochenilles.

Nous devons franchir un pont de bois suspendu au-dessus d'un ravin vertigineux (comme le sont tous les ravins de ce côté-ci des hauts-plateaux), mais il paraissait évident que jamais il ne supporterait le poids de nos deux véhicules, ni même celui d'un seul, chargés comme ils le sont de tout notre matériel et des vivres.

Heinrich a sorti son carnet et perdu un temps excessif — comme d'habitude — en calculs vains et mesures superflues. Il a tourné autour du pont en se grattant le menton, tâté du bout du pied le tablier de rondins, examiné d'un œil critique les câbles en corde de chanvre.

« Ça passera, a-t-il fini par dire, comme à regret. Mais un seul véhicule à la fois, complètement déchargé et sans homme à bord.

— Il t'a vraiment fallu *tout* ce temps pour arriver à cette conclusion ?

Il m'a regardé d'un œil torve et bovin — un regard d'Allemand ! « Désolé, Jacques, mais la sécurité avant tout. Pas question de jouer avec la vie de nos hommes. »

Je me suis emporté : « Qui parle de jouer avec la sécurité de nos gars ? Ce que je te reproche, c'est d'avoir perdu deux heures pour rien ! Un enfant de quatre ans aurait vu tout de suite que ce pont ne pouvait supporter le poids d'une autochenille chargée ! »

Il m'a dévisagé d'un air mauvais, puis s'est tourné vers les mécaniciens et leur a ordonné de décharger les véhicules. Une fois les autochenilles vidées — non sans peine — de leur encombrant chargement, les mécaniciens et les porteurs gourais ont commencé à tirer la première d'entre elles au-dessus du vide à l'aide de câbles d'acier et de cordes. Mais soudain, au beau milieu du pont, la direction — qui avait été bloquée pourtant (du moins c'est Heinrich qui s'en était assuré) — a tourné d'un coup et le véhicule est venu taper contre le garde-fou. Heinrich a poussé un juron dans son patois germanique natal : une roue se retrouvait suspendue au-dessus du vide ! Stupéfaits, les hommes se sont arrêtés de hâler le véhicule. Heinrich, la bouche ouverte, contemplait la scène sans esquisser un geste, comme paralysé par l'imminence du désastre.

Furieux devant tant d'incompétence, je me suis élancé sur le pont. J'ai bondi au volant d'Éclair de Lune et redressé la direction dans le bon sens.

« Allez ! ai-je hurlé aux mécanos et aux porteurs. Tirez, bandes d'abrutis ! »

En deux temps trois mouvements l'autochenille fut hissée jusqu'à l'autre rive, et c'est sous les acclamations que je suis finalement sorti de la cabine.

« Espèce de cinglé ! s'est écrié Heinrich. Le pont aurait pu céder sous ton poids ! Tu aurais été bien avancé, hein ? »

Je l'ai regardé, un sourire narquois au coin des lèvres.

« À l'autre maintenant, ai-je dit aux hommes. Assez perdu de temps : la Chine nous attend !

– Hourrah ! Hourrah ! » ont crié les mécaniciens. *Les bons enfants*, ai-je pensé. *Avec eux, nous irons jusqu'au bout du monde.*

Assis sur un rocher, à l'écart des autres, Heinrich ruminait de sombres pensées.

Tant pis pour lui. Qu'il fasse la tête, cet imbécile. Les hommes ont compris qui est le chef, maintenant !

altitude 5200

La route continue de monter, c'est incompréhensible. Quand donc arriverons-nous au col de Bourzil ? Ou à n'importe quel autre col, d'ailleurs ? Parfois la route cesse de tourner et une longue pente rectiligne, grimant jusqu'aux nuages, semble nous indiquer le chemin du ciel...

Nous avons de plus en plus de difficultés à recevoir les messages radio. Des grésillements insupportables parasitent les communications, quand ils ne les interrompent pas, tout simplement ! Du moins, c'était vrai jusqu'à hier soir. Depuis ce matin, en effet, nous avons beau balayer toutes les fréquences, nous ne recevons plus rien hormis une sorte de chant tibétain très pur, débarrassé de tout grésillement, une voix profonde et grave de moine bouddhiste sur le chemin du nirvana.

Lebreton, notre opérateur radio, ne cache pas son inquiétude.

D'accord, je veux bien que ces sauvages disposent d'une station émettrice et diffusent leurs programmes comme les Blancs...

« Voyons Lebreton, intervient Heinrich, ce ne sont pas des sauvages. Les Tibétains sont les héritiers d'une grande civilisation plusieurs fois millénaire, et...

– Ne vous fâchez pas, monsieur. Je ne voulais pas dire que ces faces de citron n'avaient pas le droit de singer les Européens. Non, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi nous ne

recevons que ce truc sur toutes les fréquences et toutes les gammes. C'est quand même pas normal, non ?

– En tout cas, c'est beau ! s'extasie Lecorju, le cuistot, un peu mystique sur les bords. On dirait la voix d'un ange... »

Il est temps d'arriver quelque part. Je ne sais pas où, mais quelque part. Un endroit où il serait bon de faire escale : une ville, un village, un hameau, ou ce fameux col de Bourzil. Sinon je crois que les hommes vont commencer à perdre la raison. Comme il est écrit dans les livres : « Il n'est pas bon quand on part en voyage de ne jamais atteindre l'étape... »

altitude 6200

Aujourd'hui, vers midi, nous sommes arrivés dans un village. Ce ne sont que quelques cabanes de torchis groupées autour d'un temple, un hameau tellement misérable qu'il ne figure même pas sur les cartes. Nous avons cru un instant qu'il était abandonné car il n'y avait personne dans les rues ni dans les premières cabanes que nous avons visitées. Sortant d'une maison, un vieil homme au visage buriné et à la longue barbe blanche, les vêtements en haillons, est venu à notre rencontre et m'a remis un pli cacheté avec force sourires et courbettes.

J'ai considéré la grande enveloppe libellée à mon nom avec curiosité.

« Qui es-tu ? ai-je demandé au vieillard. Qui t'a remis ce courrier ? »

Mais il a continué à sourire et à s'incliner respectueusement comme s'il n'avait rien compris à ce que je venais de lui dire. J'ai appelé un de nos porteurs gouraïs et lui ai demandé de nous servir d'interprète. Mais le vieillard ne parlait pas non plus le dialecte des vallées.

J'ai soupiré et décacheté l'enveloppe. C'était un message de notre président ! Comment diable était-il parvenu jusqu'à cet endroit reculé ?

« Mon cher Jacques,

C'est avec le plus grand intérêt que nous suivons votre progression difficile vers les sommets de l'Himalaya. Croyez bien que chacun ici, au siège, du directeur général au plus humble ouvrier, est de tout cœur avec vous. Hardi, mon ami ! Le monde entier vous regarde ! Ventrebleu, noblesse oblige et toutes ces sortes de choses !

Amicalement,

Jean Turpin-Audouard »

Je suis resté un long moment à méditer ces lignes étranges écrites de la main même de notre président. Sous le soleil de midi, au milieu de la place de ce village abandonné, les hommes, assis dans les autochenilles ou à dos de mulet, me fixaient du regard, attendant une décision. Le vieillard souriait toujours, mal à l'aise, guettant la première occasion de nous fausser compagnie. Heinrich s'est avancé vers moi et m'a demandé de sa voix fatiguée : « Mauvaises nouvelles ?

– Mauvaises ? Non ! Bonnes, au contraire ! Excellentes ! On continue les amis ! La Chine est droit devant nous ! En avant, *parbleu*, en avant ! »

J'ai attendu les vivats et les exclamations, mais ils ne sont pas venus. Je me suis tourné vers les hommes. Le temps venait-il soudain de se figer ?

Ils me fixaient de leurs yeux immobiles, comme s'ils n'avaient rien entendu.

altitude 7500

La route monte toujours (si l'on en croit l'altimètre) ; le moine tibétain continue de vocaliser sur toutes les fréquences radio (il se fatiguera avant nous) ; une partie des porteurs gouraïs nous a abandonnés la nuit dernière (les chiens galeux !) ; nos vivres s'épuisent (plus que du riz paddy et quelques boîtes de sardines) ; Heinrich fait semblant de ne pas me voir (tant pis pour lui). Que des bonnes nouvelles, donc.

Bizarrement, alors que nous continuons à nous élever en altitude, il semble que nous n'éprouvions pas plus de difficulté à respirer qu'à 4000 mètres. Tant mieux après tout. Cela veut dire que nous pouvons grimper encore, sans craindre la raréfaction de l'oxygène. La température, elle aussi, reste étonnamment constante, fraîche bien sûr — quelques degrés seulement au dessus du point de congélation — mais revigorante.

Les paysages que nous traversons sont remarquables à plus d'un titre. Ils s'étagent en grandes parois arides et désertiques parsemées de cailloux et de rochers divers dont l'intérêt pour le géologue doit être des plus grands. Une végétation chétive, principalement composée d'arbustes noueux et de lichens, s'accroche toutes racines dehors à la pente rocailleuse. De quoi faire le bonheur de bien des botanistes, je suppose ! Parfois nous croisons le cours d'un torrent impétueux aux eaux fraîches et limpides. Les sommets de l'Himalaya nous cernent de toutes parts, découpant leurs arêtes effilées sur le ciel d'un bleu-nuit très pur, presque noir. Devant cette nature sauvage et inviolée, aux proportions titanesques, c'est sûr, on se sent bien petit !

Bon. Je crois que c'est tout ce que j'ai à dire sur le paysage.

altitude 8200

Nous avons traversé plusieurs villages, tous curieusement déserts.

Il y aurait beaucoup à dire sur la façon dont sont disposées les habitations, ou sur le plan de chaque maison. Leur étude nous permettrait d'apprendre bien des choses intéressantes sur les peuplades qui les ont construites. Ainsi, une habitation *typique* — je crois que nous pouvons employer cet adjectif — est constituée par une série de bâtiments autour d'une cour, et, le plus souvent, en face d'une mare. Au centre du logis principal se dresse une sorte d'autel des ancêtres, autour duquel sont placés les lits de repos. La cuisine constitue généralement un bâtiment distinct, quoique pas dans tous les cas, loin s'en faut. Tout autour de la cour sont disposés la porcherie, le grenier à paddy, avec le moulin à décortiquer et le pilon à blanchir le riz, encore qu'un tel schéma soit sujet à variation.

Boussard, le scientifique de notre mission, m'a assuré que cette disposition des lieux est assez commune dans toute l'Asie, et qu'elle est typique des civilisations basées sur la culture du riz. Tout cela est fort intéressant, et susceptible d'occuper toute une équipe d'ethnologues, de sociologues et d'historiens pendant plusieurs années !

Quant aux maisons elles-mêmes, elles sont construites en charpente de bois, ou bien en simples bambous. Certaines sont en briques, quoiqu'il ne soit pas rare d'en rencontrer en pierres. Voire même en torchis. Il n'y a pas vraiment de règle générale.

Je crois que c'est tout ce que j'ai à dire sur les maisons.

altitude 9300

Un éboulement a failli mettre un terme à notre expédition. De fait, la moitié des hommes restants a préféré faire demi-tour avec la seconde autochenille malgré mes menaces et mes exhortations. Les autres me sont restés fidèles mais leur moral est bien bas. Je crois qu'ils ont compris que revenir sur nos pas ne servirait à rien. Ceux qui nous ont quitté vont probablement descendre sans jamais arriver nulle part, plonger jusqu'aux entrailles de la Terre peut-être ! Alors que nous, nous continuons à nous élever vers des hauteurs insoupçonnées, et peut-être cela n'aura-t-il jamais de fin... Mais qu'est-ce que je raconte ? Bien sûr que si, nous allons arriver quelque part ! Encore un effort, et bientôt nous atteindrons la Chine, et avec elle le terme de notre prodigieux voyage !

Pour franchir l'amas de rochers qui nous barrait la route nous avons dû démonter complètement Éclair de Lune et transporter à dos d'homme toutes les pièces de l'engin, jusqu'au moindre boulon, de l'autre côté de l'éboulement. Après quoi il a fallu tout remonter sans se tromper et recharger le véhicule. Deux journées entières de perdues, sous un soleil de plomb, à classer et répertorier les pièces mécaniques du moteur et de la transmission, tout cela pour franchir vingt mètres de rochers !

Il y a longtemps qu'Heinrich ne m'adresse plus la parole. Il a abandonné toutes ses prérogatives et me laisse conduire l'expédition comme bon me semble. De temps à autre il me dévisage, et dans ses yeux je vois briller l'étincelle de la folie ! Il est victime d'une sorte de fièvre et ne s'alimente presque plus. Il m'en veut, je le sais, et ce n'est pas sans inquiétude que je le vois, à longueur de journée, nettoyer et manipuler son revolver.

Je ne le comprends pas : s'il est toujours aussi réticent et pessimiste vis-à-vis de notre expédition, pourquoi n'est-il pas reparti avec les autres ? Ce n'est pas moi qui l'aurait retenu, en tout cas !

altitude 12500 (?)

Nous ne sommes plus qu'une poignée de spectres hagards et dépenaillés. Éclair de Lune nous a quittés : elle est tombée dans un ravin, emportant avec elle une demi-douzaine de nos camarades et le reste des provisions.

Et pourtant — Dieu sait comment ! — nous avons atteint un nouveau village. Il ressemble tellement aux précédents qu'on dirait une hallucination : ce sont les mêmes misérables huttes, le même temple crasseux au milieu de la place. Un vieillard à la longue barbe blanche est sorti d'une maison et est venu à notre rencontre en faisant claquer ses tongues contre la plante de ses pieds. Il m'a remis un pli en souriant et en s'inclinant jusqu'à terre. Le message disait ceci :

« Mon cher Jacques,

Je sais que vous rencontrez quelques difficultés actuellement dans votre périple, mais qui n'en aurait pas ? Nul homme ne vous a précédé sur le chemin que vous empruntez en ce moment ! Cette pensée, tel que je vous connais, devrait vous faire tressaillir d'orgueil ! Les peuples de toutes les nations suivent avec intérêt et envie votre splendide progression vers la Chine. Allez ! Le but est proche, à portée de main ! Courage, mon bon, et pensez à la France ! Remember Verdun !

Je reste votre obligé,
Jean Turpin-Audouard »

Pour la première fois depuis des semaines, Heinrich m'a adressé la parole : « De bonnes nouvelles ? »

Je l'ai regardé fixement, puis j'ai dégainé mon revolver et lui ai logé une balle dans la tête.
Bien fait pour lui. Plus jamais il ne me posera de questions stupides.

altitude 23000 (??)

Le sommet est proche maintenant, je le sais. Une lueur prodigieuse inonde l'Orient de l'autre côté de la chaîne de l'Himalaya, voilant de rose ses monts immaculés. Ce n'est plus qu'une question d'heures ; avant ce soir j'aurai atteint mon but.

Tous mes compagnons m'ont abandonné les uns après les autres. Morts de faim ou de soif, d'épuisement, quand ils n'ont pas basculé par-dessus le parapet et disparu dans les profondeurs des ravins, emportés par les flots tumultueux des torrents. Depuis une semaine je chemine seul le long de ce sentier infini, à des hauteurs vertigineuses.

Je suis victime d'hallucinations : je crois voir Heinrich et les autres accroupis le long de la paroi rocheuse, me guettant avidement de leurs yeux de braise. Mais ce ne sont que des rochers sur la pente et des étoiles dans le ciel. Ce ne peut être que ça, et rien d'autre

Bientôt toute la Chine s'étendra sous mes yeux, éclairée obliquement par les feux du soleil levant. Depuis cette altitude incroyable mon regard portera jusqu'à la Mer Jaune, et comme sur un paravent laqué se détacheront — exquis et précieuses miniatures — les collines de Guilin irisées d'or, le serpent lumineux de la Grande Muraille, les secrets immémoriaux de la Cité Interdite sur lesquels veille l'ombre des derniers empereurs. Et je verrai plus loin encore, la virgule du Japon accrochée au flanc du continent asiatique et à l'horizon les toits dorés de la citadelle de Hué, au cœur de l'Indochine mystérieuse.

Oui, la Chine sera bientôt mienne, après tant d'efforts et de labeur, de maux et de souffrance.

Dans quelques heures...
(fin du carnet)

Swing, puzzle, Harlow

À moitié assoupi dans sa voiture, Harry Hakeley attendait de passer le poste de contrôle quand le vieux Keaton passa la tête par la fenêtre de la guérite, un sourire goguenard aux lèvres.

« Bien dormi, M. Hakeley ? »

L'écusson métallique de sa casquette, aux armes des studios Warning, accrocha un rayon de soleil. Ébloui, Harry ferma les yeux. Il demanda d'une voix pâteuse : « Ouvrez la barrière, Keaton. Je suis pressé. »

Un coup de klaxon sauva le metteur en scène de son désir de somnolence. Dans le rétroviseur, les phares ronds d'une camionnette de livraison se pressaient contre ses pare-chocs arrière. Décidément, le monde entier s'était ligué contre lui.

Keaton sortit de sa guérite d'un pas nonchalant et vint s'accouder contre la portière de la Buick.

« Si vous voulez mon avis, vous devriez faire un peu moins la *java*. Vous avez vu votre tête ? »

La camionnette derrière eux klaxonna de nouveau. Dans le rétroviseur Harry vit le chauffeur qui commençait à s'agiter sur son siège. Keaton le dévisagea d'un air mauvais. « Un instant, mon pote ! Tu vois pas que je discute avec M. Hakeley ? »

Le chauffeur marmonna quelque chose, croisa les bras et fixa d'un air excédé le plafond de sa cabine. Ancien *quarterback* de football, le vigile des studios Warning savait se faire respecter.

« C'est le livreur de McTate Wardrobe, reprit-il à l'intention de Harry. Il apporte probablement les costumes des *Chercheuses d'or*. »

– Je suppose que Marvin les attend avec impatience.

– Pensez-vous ! M. LeRoy ne viendra pas aux studios aujourd'hui. Il est en repérage du côté de Pasadena.

– Vous en savez des choses, Keaton. »

Le gardien ne répondit pas, mais son sourire parlait de lui-même. Un sourire que Harry — qui le connaissait bien — pouvait traduire, sans grande chance de se tromper, par quelque chose comme : « Oui mon pote, je sais tout ce qui se passe dans cette fichue boîte, je ne suis pas vigile à la Warning depuis vingt-cinq ans pour rien. » Mais les commissures de ses lèvres, en parenthèses de son sourire, pouvait aussi s'interpréter par « il fait beau ce matin », « le printemps, Harry, le printemps », « partie de pêche le week-end prochain dans l'Oregon avec mon beau-frère », « et cette migraine, Harry ? ».

Migraine.

Keaton lui parla encore de traces d'effraction relevées sur la clôture des studios, d'un revolver de l'armurerie qui avait disparu dans la nuit, puis il actionna enfin la barrière métallique. « Bonne journée, Harry. Et tâchez de vous coucher plus tôt le soir. Vous ne tiendrez pas longtemps à ce rythme, croyez-en ma vieille expérience. »

Harry Hakeley grommela une vague salutation teintée de remerciement (*mon Dieu, le remercier de quoi ?*), enclencha la première et s'engagea dans l'allée bordée de lauriers roses.

Le printemps californien...

À cette heure matinale, secrétaires, figurants, machinistes martelaient les allées de leurs pas affairés. Tout le petit peuple de la Warning, la piétaille, et parmi eux les lanciers du Bengale en grand uniforme chamarré, les cow-boys sans leurs destriers, les gorilles du dernier Tarzan, crâne simiesque sous le bras et cigarette au bec, tout ce petit monde se hâtait sur le chemin de son bureau, son vestiaire, son plateau.

Harry regarda sa montre. 7h55.

Rien n'avait été plus dur pour lui depuis son arrivée à Hollywood, que la nécessité de se lever tôt. Dix années de Broadway lui avaient fait prendre la douce habitude des réveils en début d'après-midi. À cette époque bénie il se couchait tard, se levait tard et cela lui convenait parfaitement. Pourquoi diable avait-il accepté l'offre des émissaires de Jack Warning ? Le cinéma, Hollywood, la Californie au printemps, les dollars... Tout cela s'était révélé un sacré miroir aux alouettes. Il était venu pour monter des spectacles, régler des chorégraphies sur des airs de George Gershwin ou d'Irving Berlin. C'était la seule chose au monde qu'il savait faire, mais il avait la prétention de *bien* le faire. Au lieu de quoi, trop souvent, il passait ses journées à de mornes travaux administratifs ou à se battre avec les petits chefs du département *Musicals* toujours prêts à raccourcir les délais, réduire le nombre des figurants et rogner les budgets. Une vraie vie d'employé de bureau en somme, aux ordres de Sa Majesté Jack Warning.

Il regrettait Broadway. L'odeur des planches, la fébrilité des premières, les applaudissements et les rappels, et après la représentation, juste avant de se coucher, l'aube sur les tours de Manhattan, les écureuils de Central Park, les laitiers en tournée...

La scène était sa vie.

Il gara la décapotable devant l'immeuble abritant son bureau. En coupant le moteur il ferma les yeux. Ce mur blanc, cette lumière...

Il ne s'était pas rasé et ses cheveux n'avaient pas connu le peigne depuis plusieurs jours. Ses paupières tombaient toutes seules devant ses yeux, lourdes de sommeil. Et pourtant Keaton se trompait. Il s'était couché tôt la veille. Comme les soirs précédents. C'est à peine s'il se souvenait être rentré chez lui. Avait-il dîné ? Il ne gardait que le souvenir du drap frais contre sa joue, le contact moelleux de l'oreiller. Et bien sûr, des rêves.

À peine arrivé dans son bureau, il décrocha le téléphone et appela la cafétéria pour se faire monter une tasse de café. De toute urgence.

Ce n'est qu'après qu'il remarqua la note de service épinglée sur son planning : « Passez me voir avant de vous rendre sur le plateau. J.W. »

« Harry, quelque chose ne va pas ? »

Jack Warning, mains croisées sur le bureau et cigare vissé au coin des lèvres, parlait d'une voix douce, fluette, quasiment féminine. Avec cette habitude, surprenante au début quand on ne le connaît pas, de fixer le plafond et de cligner des yeux sur chaque syllabe. De temps à autre, il passait une main sur le sommet de son crâne dégarni, gonflait ses joues de bébé comme pour souffler dans un ballon invisible, rajustait ses lunettes rondes à double foyer.

Sur le bureau, près du téléphone, des journaux dépliés mais pas encore ouverts affichaient leurs gros titres. En couverture de *Variety* : *La malle de Singapour : succès éclatant pour Clark Gable et Jean Harlow*. Sur celle du *Los Angeles Times* : *Allemagne : nouvelles exactions contre les juifs*.

« Des informations... précises et concordantes, en provenance du plateau n°5 — le vôtre, Harry — me sont parvenues. Étranges, ces informations, pour vous dire la vérité. Très étranges... »

Harry serra les poings. Tim Cowper, son assistant metteur en scène, avait encore mouchardé. Un jour il lui réglerait son compte, à cet arriviste. Et tant pis s'il était le protégé de Burton, le responsable de la production.

« Remarquez, je prête rarement une oreille complaisante à ce genre de ragots. J'ai suffisamment à faire, ici, dans ce bureau, pour diriger la compagnie. Tellement à faire que certains jours je songe sérieusement à prendre ma retraite ! »

Chanson connue. Warning entamait là un de ses grands classiques. Il allait lui parler bientôt, avec des trémolos dans la voix, de golf, de parties de pêche en haute mer, d'art étrusque. Un sacré comédien, le père Warning.

« Mais j'ai des yeux pour voir, Harry. »

Maintenant il le fixait dans les yeux. Ses interlocuteurs avaient tout à craindre quand il abandonnait ainsi la contemplation du plafond.

« Depuis quelques temps, vous paraissez... fatigué. Oui, c'est le mot : fatigué. Épuisé, même.

— Je suis un peu souffrant en ce moment. Je dors mal. Mais je vous assure que ce n'est que passer. Déjà ce matin je me sens beaucoup mieux... »

Les yeux de Warning s'arrondirent derrière ses grosses lunettes de myope. Ostensiblement, son regard s'attarda sur ses cheveux gras et emmêlés, un peu trop longs pour la norme hollywoodienne, sa barbe de trois jours.

« Vous en êtes sûr ?

— En tout cas, *La Fille de Broadway* n'en souffrira pas. Ça, je peux vous le certifier.

— Justement, parlons-en, de *La Fille de Broadway*. »

Warning se leva, s'approcha de la fenêtre et fit mine de se plonger dans la contemplation d'une lumineuse matinée de printemps. Au premier plan, encore plongés dans l'ombre, se dressaient les bâtiments des studios Warning — bureaux, hangars, décors — bordés de quelques arbres. Certains de ces arbres, du côté des décors en plein air, étaient d'ailleurs de faux arbres. Au loin s'élevaient les collines entourant Los Angeles, et quelque part sous le ciel lumineux, derrière les collines, reposait l'océan. Le vent du large dénonçait sa présence, charriant des embruns. Il y avait aussi comme un reflet sur les choses, un miroitement dans l'azur.

« Encore une belle journée, Harry. »

Le président-fondateur de la Warning Corp. ôta ses lunettes, cligna des yeux dans la lumière crue du matin puis croisa les mains derrière son dos. Il ne s'adressait plus à Harry mais à la côte californienne, aux collines, à l'océan.

« Quand j'étais enfant, du côté de... Dantzig, après six mois de froid, de neige, de bourrasques, croyez-moi, on savait reconnaître le printemps quand il arrivait. Chaque rayon de soleil était une bénédiction. On s'en imprégnait tout entier, jusqu'à la dernière goutte. Ici, il fait

La frustration sexuelle ? La nostalgie des grandes plaines d'Ukraine, emportées par la minuscule planète Terre dans les profondeurs de l'espace, de l'autre côté du soleil ?

« Phobos au terminateur » annonça Sergueï sans parvenir à dissimuler sa nervosité.

Ils se retrouvaient dans la même configuration d'approche que la première mission. La face obscure du satellite, parcelle d'ombre expulsée de l'hémisphère martien plongé dans la nuit, occultait à présent la plaine chaotique de Margaritifer Terra sur laquelle le jour se levait.

En se penchant pour mieux jouir du spectacle, Thomas aperçut le point brillant du *Visiteur* qui s'appêtait à contourner Mars avant de reprendre le chemin de la Terre, emportant à son bord Patricia et Elena.

Une exclamation angoissée le tira de sa contemplation. « Mars... Mon Dieu, Mars ! » balbutia Howard.

Le sang se figea dans les veines de Thomas.

Je rêve, pensa-t-il. Je suis dans le simulateur. Je suis... Tatiana.

Lentement, comme s'il refusait par avance de croire au témoignage de ses sens, il se tourna vers le hublot opposé.

Un maelström d'ombre dévorait le cœur de la planète, écartelant les plaines et les cratères, tordant les vallées et les canyons. Les unes après les autres, les étoiles en arrière-plan se métamorphosaient en arcs lumineux et rougeâtres.

Puis tout disparut dans les griffures de la nuit. En une fraction de seconde, le cyclone les enveloppa et ils chutèrent dans le néant.

« Thomas... »

Depuis un certain temps il sentait une main douce et fraîche lui caresser le visage, mais il refusait obstinément de croire en sa réalité. Il flottait au cœur de ténèbres bienfaisantes, sans aucune envie de les quitter.

« Thomas ! »

La voix se faisait plus pressante. Une voix féminine aux intonations familières, dont il n'arrivait pas à se souvenir.

À regret, il se tourna vers le puits de lumière qui trouait l'obscurité. Aussitôt, un courant ascendant le souleva de terre. Il se sentit aspiré vers le haut, vers l'illumination.

Il ouvrit finalement les yeux.

Tatiana était penchée au-dessus de lui. Seuls son visage et ses mains dépassaient de la combinaison pressurisée dont elle était revêtue. Elle souriait.

Qu'est-ce que je fais encore dans ce foutu simulateur ?

Fébrilement, il chercha le clavier incorporé à son gant droit, mais ne le trouva pas. La panique le gagna. Ses mains se portèrent vers son visage pour relever l'écran de visualisation, mais ne rencontrèrent que le vide. Il saisit la main de Tatiana qui lui caressait la joue, gémit.

« Du calme, dit la jeune femme. Tout va bien. Nous sommes en sécurité. »

Il ankra sa conscience au contact de cette main. Un court instant plus rien n'exista en dehors de cet attouchement, des doigts qui s'effleuraient, se palpaient.

Curieusement, il n'éprouvait pas un sentiment de réalité plus aigu que lors des séances de simulation. La main sur le feu, il n'aurait pu jurer de la matérialité de Tatiana, de l'authenticité de cette scène. Mais il devait prendre position. Échapper à l'incertitude.

« Où sommes-nous ?

– Dans ton atterrisseur.

– Mais *où* ? En enfer ? Dans la quatrième dimension ?

– Tout simplement sur Mars. Ne sens-tu pas la gravitation ? »

Il se releva sur un coude. L'habitacle de l'atterrisseur baignait dans une lueur rose aux miroitements inconnus.

« Viens, lui dit-elle. Tu vas comprendre. »

Il se rappela les derniers instants en orbite. La disparition de Mars dans un tourbillon de nuées obscures. Les exclamations angoissées de ses compagnons.

« Mais... où sont les autres ?

– Ils ont repris conscience avant toi. Ils sont déjà dehors. »

Elle l'aida à se relever, puis à verrouiller fermement son casque aux attaches de la combinaison pressurisée. Ils pénétrèrent dans le sas. L'air fut aspiré bruyamment dans les réservoirs. La porte extérieure s'ouvrit enfin. Prudemment, ils descendirent l'échelle de débarquement.

Ce n'est pas possible, pensa-t-il en découvrant le panorama. Qu'est-ce que c'est que cette cartouche de réalité virtuelle ? Je croyais pourtant avoir sélectionné Les dernières minutes de Tatiana, pas Les dieux de Mars ?

Ils se trouvaient au centre d'une caverne grossièrement circulaire, aux vastes proportions. La lumière rose pénétrait par une ouverture rectangulaire ménagée dans la paroi rocheuse, mais le sommet et les confins de la caverne restaient plongés dans la pénombre. Au-delà s'étendait un vaste désert de sable rouge, parsemé jusqu'à l'horizon de rochers alvéolés.

« La plaine de Syrtis Major, dit Tatiana. Nous ne le savons que depuis votre arrivée... (Elle regarda sa montre.) Il y a environ une heure.

– Je ne comprends pas...

– Ne t'inquiète pas. Nous allons tout t'expliquer. Du moins, ce que nous *pensons* avoir compris... »

Thomas essaya d'évaluer les dimensions de la caverne. Les aberrations induites par l'écran de son casque, le souffle assourdissant de sa respiration, le grésillement continu des écouteurs, tout contribuait à perturber ses repères dans l'espace. Il se retourna, mesura la distance qui séparait l'atterrisseur de la paroi rocheuse. La caverne paraissait énorme. Il estima son diamètre à un kilomètre, et la hauteur de sa voûte, au centre, à plus de trois cents mètres. L'ouverture rectangulaire qui donnait sur le désert martien faisait bien cinquante mètres de long sur vingt de large — une construction d'origine artificielle, aux dimensions inhumaines.

Les Titans de Mars...

Un groupe d'astronautes en combinaisons pressurisées s'avança dans sa direction. Il y avait là Hermann et Sergueï, Frank Koundakian et Howard Phillips. Les membres des deux équipages ; mélangés, enfin réunis.

« Bienvenue sur Mars, Tom », dit Hermann en souriant.